

Boire au rocher. Cela n'arrive pas très souvent mais on voit l'idée. Au cours d'un pèlerinage dans un sanctuaire, lors d'une randonnée ou d'une expo scout, il a pu nous arriver de boire ou de remplir notre gourde à une source jaillissant de la rocaïlle, au flanc de la montagne.

Boire au rocher : on voit l'idée. Mais boire à un rocher spirituel, c'est déjà plus énigmatique. Car, généralement, un rocher n'a pas grand-chose de spirituel... Lorsqu'il nous tombe sur le pied, il élève rarement notre cœur... Un rocher, par essence, c'est dur, solide, consistant. Rien de vraiment spirituel dans tout ce minéral...

Boire au rocher, on voit l'idée ; boire à un rocher spirituel, c'est déjà plus flou ; mais « boire à un rocher spirituel qui était toujours avec eux... et ce rocher, c'était le Christ »... là, saint Paul nous a perdus... Comme les Hébreux dans le désert, nous sommes paumés...

Pour retrouver notre chemin et comprendre ce que l'Apôtre a voulu nous dire, il faut précisément se reporter à l'un des grands moments de l'Exode : les eaux de Meriba. Le peuple d'Israël a quitté l'esclavage de l'Égypte, il a laissé derrière lui la Mer rouge qui s'est refermée sur les soldats de Pharaon. Le voici désormais face au désert de Sin. Or, avec le Capitaine Haddock, nous le savons bien : le désert, c'est « le pays de la soif... ». Les Hébreux sont donc assoiffés : on ne va pas leur en vouloir. En revanche, ils se mettent à douter de Dieu, ce qui est nettement plus moche. Ils murmurent, récriminent, se révoltent contre Moïse... mais à travers le serviteur, c'est le Maître qu'ils visent : « pourquoi nous avoir fait quitter l'Égypte où nous avons de quoi boire ? Faut-il donc être cruel pour nous mener dans ce désert où nous allons tous mourir de soif, avec nos femmes et nos enfants ? ». Répondant à la prière de Moïse, ému et sans doute un peu effrayé devant la colère du peuple, Dieu lui ordonne de prendre son bâton et de frapper le rocher... d'où jaillit une source qui désaltère les Hébreux. Ils venaient de « boire au rocher ».

Mais l'histoire ne s'arrête pas là : une tradition rabbinique qui n'est pas dans la Bible mais qui est, en quelque sorte « à côté de la Bible » voulait que ce rocher se soit mis à suivre le peuple durant son pèlerinage vers la Terre Sainte. Mieux qu'une citerne : une source ambulante, sans roue ni moteur. Un rocher miraculeux, mystique, « spirituel » en quelque sorte puisqu'il n'obéissait plus à la loi ordinaire des corps minéraux. Voilà pourquoi saint Paul ajoute que « ce rocher spirituel était toujours avec eux ». Voilà pourquoi il peut voir dans ce roc donné par Dieu, dans ce roc qui abreuve et qui désaltère une image et une annonce du Christ : « et ce rocher, c'était le Christ ». De même que le rocher aurait accompagné le peuple d'Israël durant tout son périple dans

le désert, de même le Fils de Dieu qui s'est présenté lui-même comme « la Pierre d'angle », comme le « Roc sur lequel il faut bâtir la maison » nous accompagne, tout au long de l'histoire, pour nous abreuver de l'eau sanctifiante du baptême, de l'eau purifiante de son pardon, de l'eau salutaire de sa sagesse. « De son sein, couleront des fleuves d'eau vive ».

Tout au long de l'histoire, Dieu ne cesse de renouveler le prodige qu'il fit pour les Hébreux dans le désert de Sin. Innombrables sont les sanctuaires où l'eau s'est mise à jaillir du rocher : Cotignac, La Salette, Lourdes (que nous célébrions vendredi), pour n'en citer que trois, proches encore de nous dans le temps et dans l'espace. L'Eglise, c'est la Bible qui continue... et si le Seigneur renouvelle ses prodiges, c'est pour nous manifester qu'Il est là et que son Fils, notre Roc, ne s'est pas dérobé. La source jaillissant de son cœur et qui parvient à nous par ses sacrements et sa Parole ne cesse de couler. Y boirons-nous pendant ce temps de la Septuagésime ? Y boirons-nous pendant ce Carême ?

La bouche pour y boire porte un nom : la foi. La foi qui, précisément, avait manqué aux Hébreux... Les textes de la Messe de ce dimanche nous le rappellent : la vie chrétienne n'est ni un avancement au piston (« c'est bon, je suis Hébreu ! »), ni un avancement à l'ancienneté (« j'étais là dès la première heure »), ni même un avancement au mérite (« j'ai porté le poids du jour et de la chaleur »). C'est un avancement à la foi. Ce qui compte, c'est quelle est ma foi, ici et maintenant. C'est-à-dire quelle est ma capacité à accueillir la lumière du Christ dans toute ma vie, aujourd'hui.

Et comme la foi s'incarne dans les petits gestes du quotidien, en ce dimanche de la Septuagésime, je vous propose, chers amis, de réhabiliter une pratique souvent tombée en désuétude car volontiers taxée de superstition mais pourtant riche de sens : l'eau bénite. Avoir, posé à son coin prière ou suspendu près du seuil d'une porte, un bénitier rempli de cette eau qui désaltéra les Hébreux au désert. Une eau avec laquelle je ferai lentement mon signe de croix, le soir avant d'aller me coucher, le matin avant de me lancer dans ma journée. Une eau qui me rappelle que je suis enfant de Dieu par le baptême, pêcheur pardonné par les torrents de la Miséricorde, toujours assoiffé de l'Amour infini de Dieu. Une eau qui dit ma confiance dans l'Eglise qui, par la main du prêtre et la prière de sa liturgie, a répandu sur elle la vertu de sa bénédiction - me disposant à mieux recevoir les sacrements et éloignant de moi les puissances malfaisantes. Une eau qui me fait souvenir que le Roc de ma vie, que le Christ est toujours là. C'est aussi cela, « boire au Rocher ».